

BOB GARCIA LES SPECTRES DE CHICAGO

Thriller



éditions du
ROCHER

Les spectres de Chicago

Du même auteur

Jazz et Polar, Éditions Laurent Debarre, 2007.

Le Testament de Sherlock Holmes, Éditions du Rocher, 2005.

La Ville monstre, Éditions du Rocher, 2007.

Duel en enfer: Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur,
Éditions du Rocher, 2008.

Penny Blood: Sherlock Holmes revient, Éditions Mac Guffin, 2011.

Bob Garcia

Les spectres de Chicago

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08474-9
ISBN pdf : 978-2-268-08550-0

À mes enfants, Eléonore et Philémon

À mes neveu et nièce, Alexandra et Valentin

J'ai erré dans des crépuscules glacés. Je me suis perdu dans les labyrinthes de l'oubli. J'ai ouvert des portes que l'on croyait condamnées. Je me suis égaré dans les souterrains de l'inconscience. Cœur meurtri. Âme brûlée. J'ai divagué. Titubé. Rampé. Perdu connaissance. Mais la mort n'a pas voulu de moi. Je me suis réveillé un matin. Dans mon lit. Renaissance douloureuse. J'ai palpé mon corps. Pas une égratignure, pas le moindre bobo. Pourtant, par instants, la douleur me submerge et devient presque insupportable. Elle vient du dedans, du tréfonds. Je dois comprendre les raisons du mal qui me ronge afin de le vaincre et de m'en délivrer. Il me faudra sans doute remonter le temps, errer encore au risque de me perdre, pour voir enfin le bout du tunnel. Je dois effectuer un travail de mémoire que personne ne peut faire à ma place. Je sais déjà que ce sera long et pénible car trop de choses m'échappent. Je ne peux compter sur aucune aide. Je serai seul, face à moi-même. Telle sera ma quête. Je n'aurai de cesse que d'avoir accompli ce travail. Tout commence ce jour.

Les rêves sont des messages, mais aussi des mensonges. Je n'ai pas toutes les clés pour les décoder, mais j'y parviendrais à force de travail, de déductions et de réflexions. C'est pourquoi j'ai décidé de tout noter à dater de ce jour dans mon journal.

Mon rêve de la nuit dernière m'a projeté dans le monde de l'enfance. Je le sais car les adultes semblaient des géants autour de moi.

Noël approchait. La magie commençait à opérer. La maison s'agitait comme une ruche chaude et fébrile. Enthousiasme au zénith. Maman nous autorisait à l'aider pour la confection des confiseries, des gâteaux, des beignets à la confiture et des roulés de mélasse, cuits au four. Les odeurs de toutes ces bonnes choses emplissaient la maison et me réchauffaient le cœur. Nous passions aussi des soirées entières à fabriquer des petites figurines décoratives avec des morceaux de bois, du tissu, du coton et de la laine. Il y avait aussi

du papier doré, des bougies, des guirlandes multicolores. Un feu de bois ronflait dans l'âtre. Je comptais chaque seconde de ce bonheur sans prix. Et je ne m'arrêtais que quand mes yeux refusaient de rester ouverts.

Puis, le grand jour arriva. L'excitation était à son comble. Le sapin de Noël fut dressé, immense et solennel, dans un angle du salon. Nos petites mains expertes s'y affairèrent, et en quelques heures, toutes les décorations y trouvèrent leur place, comme par magie.

Ce soir-là, Papa n'ôta pas son manteau. Il embrassa Maman et annonça : – Habillez-vous chaudement, nous sortons dîner au restaurant.

L'excitation se transforma en une euphorie incontrôlable. Je sautai sur place et courus en tous sens comme un jeune chiot. Il fallut à Maman plusieurs minutes pour me faire retrouver mon calme.

Nous montâmes tous les cinq dans un fiacre. Je collai mon visage à la fenêtre embuée. La ville s'apprêtait à fêter Noël dans une fantaisie de lumières, de couleurs et de rires. Une foule incroyable avait envahi les trottoirs éclairés par des becs de gaz. Les gens se bousculaient, gesticulaient et emplissaient la nuit d'éclats de voix.

Londres se situait à mi-chemin du ciel et de la terre, une ville inventée pour mon bonheur.

La large chaussée grouillait de fiacres et d'attelages de toutes sortes. Certains s'arrêtaient parfois. Il y montait ou en descendait des messieurs en habit et cravate blanche, accompagnés de jolies dames en manteau de velours à col de fourrure. Les visages que nous croisions étaient souriants et épanouis.

Le cocher nous déposa enfin sur une grande avenue encombrée, devant un grand restaurant.

Papa poussa la porte et s'effaça pour laisser passer Maman. Nous les suivîmes comme à la parade. L'endroit m'apparut comme un sommet de tous les luxes. Un maître d'hôtel solennel en queue-de-pie et gants blancs nous conduisit à une table. La vaisselle, les couverts, la nappe et les serviettes étaient si luxueux que je n'osais pas les toucher. Papa, Maman, Grand Frère et Grande Sœur semblaient un peu guindés. Je m'amusais à les observer à travers le prisme de mon verre de cristal. De profil, Papa avait au moins dix nez et autant de paires de moustaches. Il s'efforçait de se montrer sévère, mais personne n'était dupe. Le visage de Grand Frère était fractionné en mille éclats, comme à travers un caléidoscope, et Grande Sœur ressemblait à une poire affublée d'une coiffure incongrue. Seule Maman, malgré la vision déformante du verre, conservait sa beauté. Du reste, aucun regard n'aurait

pu altérer mon amour pour elle. Grand Frère et Grande Sœur chuchotaient, la bouche cachée derrière leur main, parce qu'il était interdit de parler à table.

Tout était beau, lumineux et féerique, comme dans un théâtre : les boiseries cirées aux reflets marron et rouge, les marbres blancs et roses, la verrière aux inaccessibles étoiles, et même les cuivres rutilants des porte-vêtements. Un bruit de fond sourd participait à la magie de l'endroit, comme le bruit du public et de l'orchestre avant le spectacle. Chacun jouait son rôle à la perfection. Des serveurs affables se penchaient vers les clients et griffonnaient sur leurs petits carnets d'une main pressée. D'autres passaient dans l'allée, les bras chargés de plats en équilibre. Un gros monsieur à moustache passait sa langue sur ses lèvres en voyant arriver son repas. Une dame sèche à la bouche pincée et au regard dédaigneux, picorait dans son assiette. Un monsieur aux favoris énormes observait son verre de vin à la lumière d'une lampe. Sans doute espérait-il y trouver quelque trésor.

Mon attention fut attirée par une vision inattendue. Dehors, il neigeait. Des petites faces rougeaudes s'agglutinaient dans le froid, le nez écrasé sur les vitres du restaurant. Certaines observaient ce qui se passait à l'intérieur. D'autres faisaient des grimaces ou traçaient des mots du bout du doigt dans la buée. Intrigué, je demandai à Maman à voix basse :

– C'est des lutins ?

Maman parut gênée et toussota dans son poing.

J'insistai :

– Qu'est-ce qu'ils écrivent sur la vitre ?

Maman désigna mon assiette d'un regard courroucé :

– Il ne faut pas parler à table, mon petit. Savoure ton plat avant qu'il ne refroidisse.

Tout en dégustant mon repas, j'observais Maman du coin de l'œil. Elle semblait inquiète. Elle jetait des regards furtifs vers Papa, puis vers la rue. Quand elle portait sa fourchette à sa bouche, sa main tremblait. Il y avait autre chose dehors. Quelque chose qui nous observait dans l'ombre, au-delà des têtes de lutins. Quelque chose de malsain, opaque jusqu'à l'obscène.

Un frisson de dégoût parcourut mon corps.

Puis le repas se poursuivit. Le spectre de la peur s'éloigna et je finis par oublier ce qui se passait dehors.

Papa s'essuya le coin des lèvres de sa serviette immaculée et demanda :

– Voulez-vous aller voir les vitrines de Noël, les enfants ?

Trois voix répondirent « oui » dans une explosion de joie. Maman nous sourit.

Dehors, une rafale de vent nous gifla le visage. Je remontai mon écharpe jusqu'aux yeux. Il faisait très froid, je tombai de sommeil, mais je n'aurai manqué ce spectacle pour rien au monde.

Les lumières brillaient dans les devantures multicolores des magasins, des boutiques et des restaurants. Les vitrines scintillaient dans la nuit comme des diamants dans les écrins noirs des joailliers. Leurs merveilles se reflétaient dans les regards pleins d'envie des passants qui se pressaient pour les admirer. Le rouge, l'ocre, l'or et l'argent se heurtaient dans la nuit où dansaient les flocons et retombaient en milliers d'étincelles multicolores.

Je m'attardai devant une boutique qui m'intriguait plus que les autres. Un automate se dandinait au milieu des jouets, des poupées et des décorations de Noël. Il portait un masque étrange et grimaçant. Il me sembla un instant qu'il me faisait un clin d'œil. Je lui fis un petit signe de la main. Il me rendit mon salut. Je me frottai les yeux dans mes poings pour être sûr que je n'étais pas en train de rêver. Quand je les rouvris, je constatai que l'automate se frottait aussi les yeux. Il me rendait geste pour geste. Je me tournai vers Maman pour lui montrer le prodige, mais ne la trouvais plus dans la foule. À présent, j'étais entouré de lutins aux ricanements de crécelles. Je regardai à nouveau dans la vitrine, mais l'automate avait disparu. Une main d'adulte prit alors la mienne. Je fus rassuré de retrouver Maman. Comme la main me serrait un peu trop fort, je levai les yeux et m'aperçus que ce n'était pas Maman, mais l'automate. Il me sourit et dévoila une rangée de dents gâtées. Le rire qui sortait de sa gorge n'était pas humain. Je voulus retirer ma main, mais il serra plus fort. Il me faisait mal. Puis tout devint confus. Les gens couraient en tous sens. Les lutins dansaient de façon hystérique et désarticulée. Une lame de couteau brilla un instant devant mes yeux. Mes cris furent couverts par les ricanements agressifs des lutins. La lame s'abaissa plusieurs fois. À chaque fois qu'elle réapparaissait devant mes yeux, elle était un peu plus couverte de sang.

Un hurlement de terreur me vrilla les tympans.

J'étais au bord de l'abîme.

Mes membres tricotèrent un instant en l'air.

Puis je tombais dans le vide pendant une éternité...

Une peur noire vissée au ventre.

La sonnerie résonne dans la tête d'Eliot Ness comme une rafale de mitraillette.

– Police fédérale! Mains en l'air! On ne bouge pas!

Encore allongé sur son lit, entre Cauchemar et réalité, l'Incorruptible a saisi son arme en un éclair et la braque vers la porte d'entrée. La poussée d'adrénaline de ce réveil brutal poignarde son estomac fragile. Il scanne l'obscurité de la chambre à l'affût du moindre mouvement suspect, et se demande un court instant s'il est encore dans son cauchemar.

Drrrrriiiiing!

Dès la deuxième sonnerie, Ness comprend que la sonnette n'y est pour rien et décroche le combiné du téléphone. Sous la poigne de l'Incorruptible, le téléphone bredouille quelques explications :

– Allô, patron? Excusez-moi de vous déranger à une heure aussi matinale de la nuit... heu, aussi nocturne du matin...

Ness reconnaît sans peine le style inimitable de son collègue Einstein.

– Qu'est-ce qui te prend de m'appeler chez moi au milieu de la nuit? Je venais juste de m'endormir.

Il jette un coup d'œil au réveil, posé sur la table de nuit: 4 h 30. Il n'aura dormi qu'une demi-heure, si l'on peut appeler ça dormir. Au fond, ce réveil en fanfare l'arrange bien. Sans le savoir, Einstein vient de le délivrer de son Cauchemar, cet horrible cauchemar qui le hante depuis des années.

– Il y a du grabuge, patron. Le club de jazz, le Comedia, sur la 52^e, vient d'exploser.

– Des victimes, des dégâts matériels?

– Oui. Le quartier est salement touché. Les pompiers sont déjà sur place et luttent contre les flammes. Les collègues du 3^e district tentent de faire évacuer le secteur.

- La pègre s'entre-tue et M. Tout-le-Monde paye les pots cassés... Passe me prendre avec le King, on va aller voir ça de plus près.
- On gagnerait du temps si on se donnait rendez-vous sur place.
- Tu sais bien que je n'ai plus de voiture.
- Ah oui, c'est vrai. Bon, j'arrive tout de suite, le temps de passer chez le King.

Ness n'a plus d'automobile. La dernière en date a sauté devant la porte du restaurant où il dînait en compagnie de son épouse, Alice. Comme d'habitude, aucune preuve tangible n'avait permis d'inculper Al Capone. Comme d'habitude, l'administration rechignait à lui fournir une nouvelle voiture de fonction, pour cause d'explosions répétées. Comme d'habitude, Ness devrait se résigner à acheter une vieille Ford T d'occasion. Lui qui rêvait de rouler un jour dans une Phantom II coupé.

En attendant ses collègues, l'Incorruptible décide de se préparer un café très fort. Il se dit que ça lui donnera l'énergie d'affronter une journée s'annonçant sous de mauvais auspices, comme presque tous les jours d'ailleurs.

Dix minutes plus tard, une tasse de café chaud au creux de la main, Ness part à la chasse au sucrier. Tout en visitant plusieurs placards, il peste :

- Où est passé ce foutu sucrier ? Encore un coup d'Alice...

Ness a mis au point une méthode de rangement infailible qu'un observateur non averti pourrait confondre avec du désordre. Le linge est empilé sur le tas de linge, la vaisselle sur le tas de vaisselle, les papiers sur son bureau, et ainsi de suite. De ce fait, chaque chose est à sa place. En outre, certains objets possèdent un lieu de rangement quasi naturel, dicté par la force de l'habitude et le côté pratique de l'endroit. C'est ainsi que les gants ont trouvé un emplacement idéal sur la deuxième étagère de l'élément vitré du buffet du salon, entre le chandelier en argent et la photo de tante Marthe.

Mais sa tendre Alice ne l'entend pas ainsi. Elle passe le plus clair de son temps à ranger ce que Ness dérange, à moins que ce ne soit l'inverse.

L'Incorruptible décide de traquer le sournois récipient dans ses derniers retranchements. Il porte son dévolu sur le secrétaire du salon. Après quelques minutes d'acharnement psychotique, la serrure récalcitrante du meuble finit par céder, déclenchant une avalanche de photographies sur

la moquette du salon. Le policier fulmine et se demande pourquoi ces photos ne sont pas rangées à leur place, sur le tas qui recouvre son bureau.

Exaspéré par cette lutte inégale, il renonce au sucre et avale son café amer à petites gorgées rapides, comme il le fait toujours. Il entreprend ensuite de ramasser les photographies éparpillées sur le sol et décide de les classer en attendant ses collègues.

D'emblée, son attention est attirée par une photo émouvante qu'il n'avait pas revue depuis des années. Le petit Eliot trône sur les genoux de sa maman, entre tante Agathe et tante Marthe. Il doit avoir un ou deux ans. À l'arrière-plan, on distingue les branches nues du gros chêne qui émergent du verger sauvage. Cette scène ravive en lui une foule de souvenirs si lointains et si proches à la fois. Il laisse voguer ses pensées sur ce morceau de papier chargé d'histoire familiale.

Un ancien verger, laissé à l'abandon, séparait la maison d'Eliot de celles de John O'Brian et de Harry Wesley, deux énergumènes à la moralité douteuse et aux mœurs dissolues. Ce verger s'était développé de façon anarchique autour d'un vieux chêne sans feuilles qui régnait en respectable patriarche sur quelques pommiers, un cerisier chétif, un poirier cyclothymique et une forêt de ronces et de mûriers sauvages. On ne savait pas trop si ce *no man's land* végétal appartenait aux Ness, aux O'Brian ou aux Wesley. Les gamins des bas quartiers venaient parfois pour y jouer, et surtout pour y cueillir quelques fruits quand la faim et la soif les tenaillaient. Harry Wesley se comportait comme si ce lopin de terre lui appartenait. Quand il était saoul, c'est-à-dire presque tous les jours, il prenait un malin plaisir à terroriser les malheureux moufflets qui s'aventuraient dans son verger. Il les menaçait de son revolver. Il lui arriva même plusieurs fois de tirer quelques balles afin de disperser les petits chapardeurs. Harry Wesley était un homme irascible et fruste, au visage violacé et à l'allure porcine. Sa femme avait disparu dans des circonstances mystérieuses à la suite d'une dispute d'une rare violence. Nul ne l'avait jamais revue. L'homme était connu pour ses opinions racistes et ses violentes colères. Après la disparition de sa compagne, il avait élevé seul son fils Jim.

Son compère John O'Brian, quant à lui, était un entrepreneur de BTP dépravé. Il dilapidait les rares bénéfices de son entreprise et préférait courir les jupons plutôt que de s'occuper de sa fillette, Emma. Eliot s'était

pris d'affection pour cette enfant timide et effacée, sa cadette de trois ans, qu'il considérait un peu comme sa petite sœur.

Oubliant son projet de classement, Ness fouille dans le tas de photos, à la recherche de la petite Emma.

Voilà ! Le photographe les a surpris tous les deux, absorbés à gratter le sol du jardin à la recherche de quelque bestiole microscopique.

Eliot et Emma restaient des heures à observer des mondes invisibles au commun des mortels. Emma posait sans cesse des questions insolites : « Comment reconnaît-on les papas et les mamans fourmis ? Comment font-ils pour transporter des morceaux aussi gros ? » Eliot étudiait, analysait et répondait toujours avec le sérieux et la patience d'un grand frère.

Un sinistre craquement de bois tire Ness de ses pensées. Il se précipite à la fenêtre. La tempête vient de déraciner un gros arbre du jardin. On a frôlé la catastrophe. Il s'est écrasé à quelques centimètres de la maison.

Dehors, le vent siffle à des fréquences insoutenables.

Ness se tourne vers la pendule murale.

– Mais que fabrique Einstein ? Cela fait au moins un quart d'heure qu'il a appelé.

Il se sert une autre tasse de café brûlant... sans sucre. Puis il laisse à nouveau vagabonder ses pensées.

La main du policier tombe sur un vieux cliché surexposé, en apparence anodin : Eliot et Emma, le soleil dans les yeux, devant la vieille grange.

Cette vieille grange, que de souvenirs...

Eliot s'y cachait des nuits entières pour guetter le ballet fascinant des chauves-souris. Parfois, Emma l'accompagnait. Son ouïe très fine percevait les plus infimes frémissements sonores.

– Eliot... J'entends des couinements d'animaux, mais je ne vois rien.

– Ne crains rien, Emma, ce sont des chauves-souris. Elles ne te feront aucun mal. Tant que je serai là, il ne pourra rien t'arriver. N'oublie pas, je vois comme en plein jour.

Les parents de Ness furent à peine étonnés d'apprendre que leur petit Eliot était doué de nyctalopie. Pourtant, la faculté de voir la nuit, si elle est courante chez les chouettes et les chats, reste une anomalie très rare chez l'être humain. Le gamin rêvait en secret de devenir une chauve-souris.

Ness et Emma s'entendaient à merveille. Ils passaient toutes les vacances ensemble. Grâce à Eliot, Emma s'épanouissait.

Puis il y eut ces vacances d'été, gravées à tout jamais dans son esprit. Un soir à la tombée de la nuit, dans la vieille grange, tout bascula.

– Eliot! J'ai entendu du bruit. Ça vient du verger...

– Probablement un petit animal qui sort à la tombée de la nuit.

– Non Eliot, c'est pas comme d'habitude. On dirait un petit enfant qui pleure. Il a mal... J'ai très peur.

– Allons-y! Reste à côté de moi.

Quand Eliot s'approcha du verger, il vit s'enfuir la silhouette d'un homme trapu qu'il n'eut pas le temps d'identifier. Un silence oppressant s'installa soudain, comme si toute la faune nocturne retenait son souffle. Eliot et Emma découvrirent alors l'abomination : une petite fille de race noire gisait à terre, morte, les vêtements déchirés et le visage écrasé par une grosse pierre. Au cou de la fillette, les yeux perçants d'Eliot virent briller en un éclair une petite médaille portant des initiales « S. K. » et un numéro de téléphone « 24-12-65 ». Eliot partit en courant pour donner l'alerte dans la maison familiale des Ness. En quelques minutes, ceux-ci accoururent sur place avec des torches.

Le corps avait disparu.

Des recherches furent aussitôt entreprises. On passa le verger et les environs au peigne fin, mais on ne retrouva pas le cadavre de la fillette.

Eliot retourna plusieurs fois à cet endroit maudit. Il se pencha au ras du sol et scruta le talus où il avait vu le corps sans vie de la fillette. Il ramassa de précieux indices : quelques cheveux noirs frisés et courts, un morceau d'ongle cassé, une petite pomme entamée portant une trace de morsure. Il consigna toutes ses observations dans son cahier. Il vérifia lui-même les alibis de John O'Brian et Harry Wesley. L'école d'Eliot lui apprit en outre que Jim, le fils de Harry, était parti en colonie de vacances deux semaines plus tôt et qu'il ne rentrerait à Chicago qu'à la fin des congés scolaires. Il composa l'énigmatique numéro de téléphone « 24-12-65 ». Une voix féminine lui répondit que ce numéro n'était pas attribué.

Le jeune Eliot fit part de ses découvertes aux autorités locales.

John O'Brian et Harry Wesley furent interrogés par la police fédérale. De nombreux témoins purent confirmer leur tapageuse virée nocturne. Quant à Jim Wesley, son père l'avait bien expédié dans un camp de vacances à plus de cent kilomètres au sud de Chicago afin qu'il y apprenne

l'organisation et la discipline militaires. Il voulait en faire un homme, un vrai, et pensait qu'un peu d'exercice ne lui ferait pas de mal.

La police conclut que le petit Eliot avait un peu trop d'imagination et classa l'affaire sans suite, trop heureuse de pouvoir faire l'économie d'une enquête en cette période estivale, plus propice au farniente.

Les parents du jeune garçon décrétèrent que ses escapades nocturnes avec Emma pouvaient s'avérer dangereuses. De son côté, John O'Brian finit par s'apercevoir qu'Emma devenait une jeune fille. Il l'accabla alors de tâches ménagères ingrates qu'il jugeait formatrices, au cas où il parviendrait un jour à la caser...

Eliot revint très souvent dans le verger sauvage, fouillant et refouillant chaque buisson et chaque mètre carré de terrain – en vain.

Il fut profondément affecté par ce tragique épisode. Depuis, le cauchemar de ce mystérieux assassinat le harcèle avec assiduité.

Dans les années qui suivirent, Eliot et Emma se revirent très rarement. Emma embellissait en grandissant, mais son esprit se refusait à abandonner le monde de l'enfance. Son horloge cérébrale semblait s'être arrêtée à la nuit du meurtre du verger sauvage...

Ness remue le tas de photographies et retrouve le triste faire-part de mariage d'Emma. La jeune fille rayonne d'une beauté presque irréelle.

À 16 ans, Emma, adolescente sublime mais murée dans un silence douloureux, fut mariée par son père à l'infâme Jim Wesley. C'est Jim lui-même qui avait envoyé cette photo à Eliot, non pas pour l'inviter à son mariage, mais pour le narguer. Jim Wesley convoitait Emma depuis toujours et prenait enfin sa revanche. Ness conservait néanmoins cette photo, car elle était son unique souvenir d'Emma à cet âge-là.

Ness avait croisé un jour Emma par hasard, en compagnie de son épouvantable mari. Le gros Wesley n'avait que 23 ans mais en paraissait dix de plus. Les yeux d'Emma envoyèrent un appel désespéré à Eliot, comme pour lui dire: «Ne me laisse pas. Emmène-moi avec toi!» Il eut un pincement au cœur car il savait qu'il ne pouvait légalement rien faire pour aider son amie d'enfance. Dès cette époque, Jim Wesley, arriviste et calculateur, était prêt à toutes les turpitudes pour s'enrichir et obtenir une place qu'il ne méritait pas. Ness n'ignorait pas les exactions de cet homme qu'il haïssait et se jura qu'un jour il parviendrait à le coincer pour délivrer Emma de son joug.

Une autre photo attire l'attention de Ness. Elle le montre, enlaçant sa superbe fiancée, Alice Riley. Alice ne mesurait pas plus de 1,55 m. Ness ne la dépassait que de cinq centimètres, ce qui lui donnait encore le sentiment de ne pas être petit. Le jeune Eliot paraît déjà très anxieux et torturé, comme si un étrange mal le rongait. Au second plan, le policier reconnaît les bâtiments immaculés de l'université de Chicago, lieu de leur première rencontre. Alice venait d'obtenir son doctorat de psychologie, tandis que Ness terminait ses études de criminologie. Alice, déjà si sérieuse et si ordonnée à cette époque...

Une violente déflagration retentit dans la nuit. Rappelé à la réalité, Ness abandonne ses photos et se précipite d'un bond à la fenêtre, l'arme au poing. Un volet extérieur s'est descellé sous la violence du vent. Il claque sur la fenêtre, puis sur le mur. Ness ne parvient pas à ouvrir le vantail tant la pression du vent est énorme. Soudain, le volet se détache et s'écrase au sol dans un sinistre craquement de bois brisé. Une tempête de neige s'acharne maintenant sur le quartier.

Ness consulte de nouveau sa montre. « Mais, que fait ce bougre d'Einstein ? Je ne vais pas l'attendre toute la nuit ! » Il se sert une nouvelle tasse de café qu'il vide à petites lampées, tentant de se convaincre que le café sans sucre n'est pas si mauvais. Puis il se replonge dans son trésor de photographies, un peu pour tuer le temps, un peu par nostalgie...

Un cliché, beaucoup plus récent, tombe sous ses doigts. Ness est assis à son bureau dans les locaux de la police fédérale, entouré de ses fameux « Incorruptibles ». Afin de ne pas disparaître dans son fauteuil, il avait pris le soin de s'asseoir sur une pile de dossiers. Sur le mur, derrière lui, le diplôme de criminologie fraîchement acquis s'étale aux yeux de tous, dans un large cadre argenté.

Le jeune Ness sortait à peine de l'université de Chicago quand on lui proposa un poste au Bureau de la Prohibition. Il allait vouer sa vie à traquer sans relâche le vice, le crime, la corruption et le mal sous toutes ses formes, à commencer par son ennemi d'enfance, le sinistre Wesley !

Ensuite, tout s'enchaîna très vite. Face à ses aptitudes et à sa détermination, il se vit confier la lourde responsabilité de constituer une petite équipe de neuf agents d'élite pour lutter sur le terrain contre le crime organisé qui se développait à la faveur de la Prohibition. Sur le cliché,

il reconnaît sans peine les membres de son équipe, dont les traits n'ont guère changé. De gauche à droite :

Le premier, c'est Lyle King, dit le King, bras droit officieux de Ness, spécialiste de l'ouverture des coffres-forts et des serrures les plus récalcitrantes. Expert en lancer de couteaux. Le King, était né en colère. Le premier mot qu'il marmonna du fond de son berceau fut « pfeu », ce qui traduisait déjà son état de contrariété congénital.

À côté de lui, c'est Barney Coolman, surnommé Einstein par des collègues moqueurs, 1,90 m de muscles, force de frappe et garde-manger de l'équipe. Einstein est inséparable du King. Maladroit et affamé chronique, le colosse donne rarement dans la dentelle. Il dégrossit le travail, mais ne s'intéresse pas à la finition, sauf dans le domaine culinaire...

Le troisième : Harry Taylor, dit le Riche, spécialiste éclectique du droit fiscal et des explosifs, tireur d'élite et binôme de William Connell.

Le quatrième, Bernie Jacobs, dit l'Avocat, juriste spécialisé dans le droit criminel, tireur d'élite et expert en arts martiaux.

Au centre, lui-même, Eliot Ness, alias le Boss, œil vif, menton volontaire, visage ambitieux, du genre prêt à casser du gangster mais qui ne sait pas encore ce qui l'attend... Par la suite, les photographes ne cessèrent de féliciter Ness pour ses qualités photogéniques. Ness sourit en se souvenant qu'il avait dû monter sur un petit escabeau pour dominer le groupe d'une tête. L'astuce passait inaperçu sur ce cadrage serré.

À sa gauche, Stan Peters, dit l'Encyclopédie, le plus âgé du groupe et la mémoire criminelle de l'équipe Ness.

Le sixième homme est Jean-Luc Mélouche, dit le Pinailleur, d'origine française. Perfectionniste, soucieux du moindre détail lors des enquêtes criminelles les plus tordues. Pour lui, le temps ne compte pas, seul le résultat a de l'importance.

Le septième, William Connell, spécialiste des armes à feu et de la balistique, tireur d'élite lui-même et grand manipulateur d'explosifs devant l'Éternel.

Le huitième, James Foley, dit le Psy, diplômé en psychologie criminelle et fondateur de la morphopsychologie. Champion d'échecs.

Et enfin, le neuvième. Le neuvième ? Comment s'appelle-t-il au fait celui-là ? Zut alors, un trou de mémoire... Même son visage est flou.

Bref, c'est avec cette petite équipe et des moyens très limités que Ness affronte la mafia, et en particulier la dangereuse organisation du célèbre Al Capone, son ennemi juré.

La sonnette retentit. Ness sursaute. Einstein et le King, enfin !

En quelques secondes, l'Incorruptible rassemble les photos en vrac et range le tout à sa place, c'est-à-dire sur le monceau de papiers en cours de classement qui recouvre son petit bureau.

Ness ouvre la porte d'entrée. Une bourrasque glaciale traverse la pièce. En cette sinistre nuit d'hiver, Chicago mérite bien son surnom de *Wind City*, la cité du vent.

– C'est maintenant que tu arrives, Einstein ! Tu es seul ?

Un géant débonnaire à la tignasse dense et noire se tient dans l'embrasure de la porte. Il masque le petit bonhomme qui bougonne dans son dos. Barney Coolman, alias Einstein, exhibe une rangée de dents joviale avec un air de tout-est-pour-le-mieux-dans-le-meilleur-des-mondes.

– Excusez le retard, patron, je suis passé chercher le King, comme vous me l'avez demandé. J'en ai profité pour prendre une petite collation pendant qu'il se préparait.

Le King parvient à se frayer un passage derrière son monolithique collègue.

– Ne l'écoutez pas, patron. Einstein a vidé mon garde-manger, c'est pour ça qu'on est en retard. En plus, c'est mon jour de congé, alors...

– Alors, rien. On fonce au Comedia.

Ness enfle son lourd pardessus et prend ses gros gants d'hiver dans le buffet du salon, entre le chandelier en argent et la photo de tante Marthe. Sous les gants : le sucrier ! L'Incorruptible peste : « Il n'y a qu'Alice pour ranger un sucrier sous une paire de gants. »

Le trio s'engouffre dans la lourde Ford stationnée devant la porte. Calfeutré sur la banquette arrière, le Boss poursuit sa réflexion. Il se dit que sa petite équipe ne s'en sort pas si mal compte tenu des faibles moyens dont elle dispose. Pas plus tard que la nuit dernière, lui et ses Incorruptibles ont démantelé trois des plus grosses brasseries de Capone dans le quartier de Cicero. Ness jette un œil à sa montre et trépigne d'impatience.

– Accélère un peu, Einstein. On devrait déjà y être.

– Je fais de mon mieux, patron.

La tempête de neige s'est calmée, laissant la place à un épais brouillard. La lumière des phares s'évanouit quelques mètres devant la voiture.

– Attention au chien ! hurle soudain le King.

Einstein se cramponne à son volant.

– Je l'avais pas vu, celui-là ! Y a un brouillard à couper au couteau. Il faut lever le pied.

Le King pointe l'animal de l'index.

– Regarde-le courir, on dirait qu'il a vu le diable en personne. Il est passé sous la voiture. Comment a-t-il fait pour s'en sortir vivant ?

Un canidé de race indéterminée traverse l'avenue sur trois pattes, toute langue dehors et truffe au vent. Il escorte maintenant la voiture qui se traîne à 20 km/h.

Un nouveau danger surgit du brouillard. Einstein s'arc-boute sur la pédale de frein. Trop tard. La Ford percute de plein fouet une ambulance, immobilisée au milieu de la chaussée.

Le chien fou disparaît dans le brouillard, indifférent aux vicissitudes de la circulation automobile.

L'ambulancier paniqué descend de son véhicule et fait de grands gestes en direction d'Einstein.

– Garez-vous vite sur le côté ! C'est dangereux. Faut pas rester au milieu de l'av...

L'homme n'a pas le temps de finir sa phrase. Une voiture de pompiers finit sa glissade dans le pare-chocs de la Ford des Incorruptibles. Ness se retourne, furieux.

– Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi, ce merdier ?

L'ambulancier présente un visage contrit, comme si tout cela était de sa faute.

– Impossible d'accéder au Comedia depuis l'explosion, toutes les rues sont bloquées, le quartier est embouteillé, explique l'ambulancier sans prendre le temps de respirer.

L'Incorruptible est déjà sur la chaussée et beugle ses ordres.

– Einstein, laisse la bagnole ici. Trouve-moi quatre hommes...

– Où ça, patron ?

– Dans ma poche, abruti !

– Dans... Ah bon ?

– Poste-les à 500 mètres en amont et en aval de l'avenue avec des signaux de détresse. Il faut détourner tous les véhicules non prioritaires

qui pourraient entrer dans la zone. Ordonne aux voitures de se garer en file indienne de part et d'autre de l'avenue de façon à laisser un couloir central pour évacuer les blessés. King ! Viens avec moi, on va voir ce qui se passe au Comedia !

Le vent pousse vers Ness une odeur âcre de fumée. Plus loin, une clameur diffuse, signe supplémentaire du drame, émerge de la nuit. Au fur et à mesure que Ness avance, le volume sonore augmente et les bruits se précisent. Pleurs d'enfants, appels paniqués, sirènes et klaxons se mêlent en une effroyable cacophonie.

Une vieille femme en robe de chambre, le visage tuméfié, surgit du brouillard et percute Ness de plein fouet sans cesser de crier. Le policier la prend sans ménagement par les épaules.

– Calmez-vous, ça ne sert à rien de paniquer comme ça. Le danger est passé.

La malheureuse ne l'entend pas.

– Le... le choc... terrible. Le club de jazz, là-bas, le Comedia... il a explosé. Presque tout le quartier a été soufflé ! Ma maison... dévastée, j'ai tout perdu en quelques minutes. Mitsy... mon petit chat... Il a eu peur lui aussi... Aidez-moi à le retrouver ! Par pitié ! C'est tout ce qui me reste...

La vieille femme repart soudain en courant. Ses cris désespérés se perdent aussitôt dans le brouhaha.

Ness et le King aperçoivent enfin les décombres encore fumants de ce qui fut le Comedia.

L'Incorruptible reconnaît avec peine l'endroit qu'il a pourtant visité à maintes reprises.

Des pompiers tentent de venir à bout d'un foyer. L'un d'eux hurle en direction d'un gradé :

– La lance 3 ne fournit plus, chef. Il faut ouvrir les vannes !

Le commandant des pompiers vocifère à son tour :

– Elles sont ouvertes, mais elles gèlent. Continuez à les réchauffer ! Faites dégager les gens de la zone, c'est dangereux ! D'autres immeubles peuvent s'écrouler à tout instant à cause de l'onde de choc...

En écho à cette mise en garde, une nouvelle déflagration secoue l'air.

– Attention, une canalisation de gaz vient de sauter. Dégagez-moi ce putain de quartier avant que ça tourne à l'hécatombe !

Le brouillard se lève peu à peu sur un spectacle d'apocalypse.